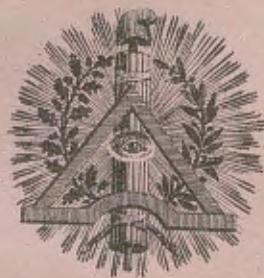


61

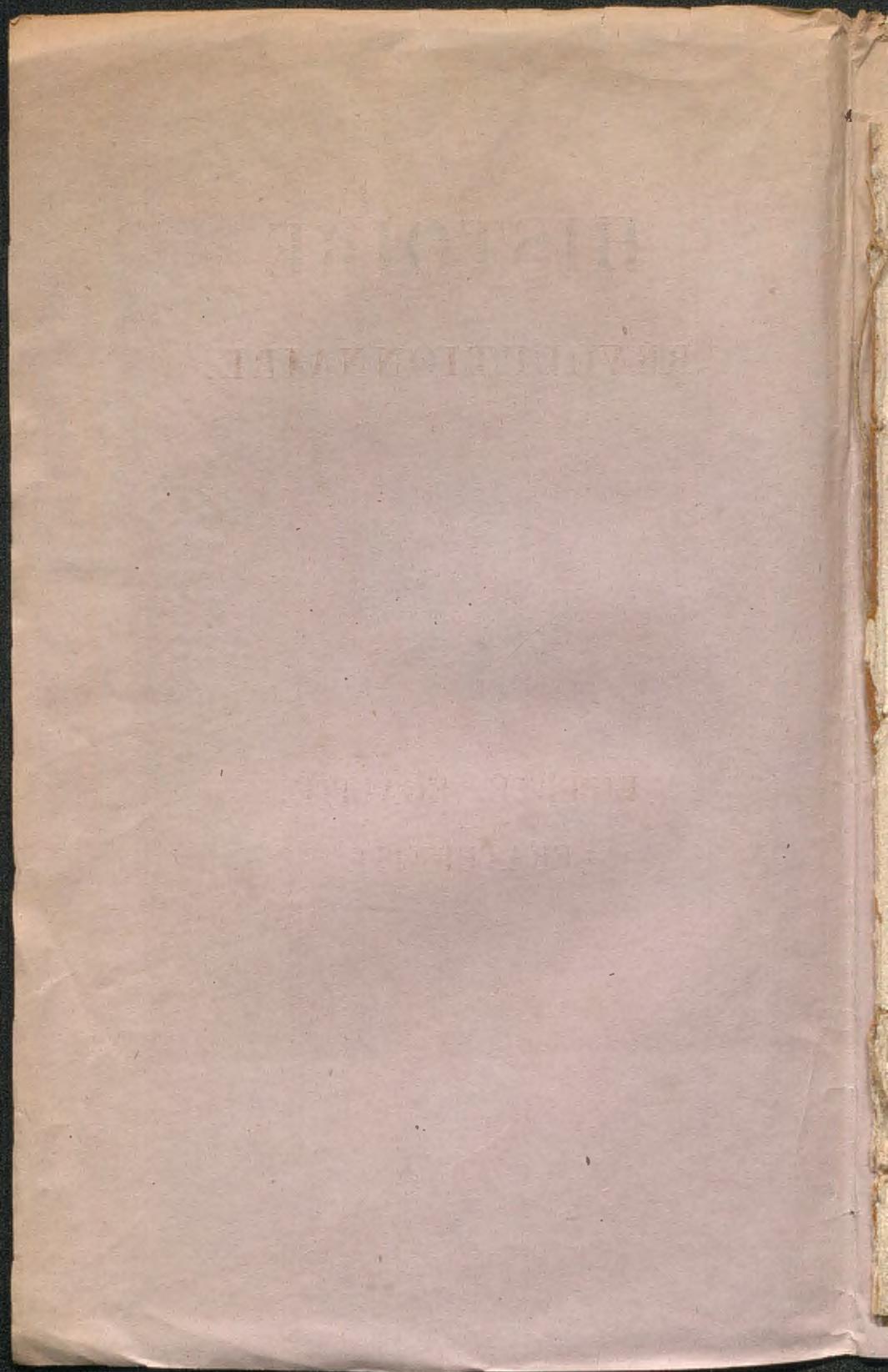
HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





(Cah 61)

L'OLIVIER,
LE FIGUIER,
VIGNE ET LE BUISSON,

Fable de Joatham,

Tirée de la Bible, au liv. des Juges, chap. IX, vers, 9.

BIBLIOTHEQUE
DU SENAT

Dans un village ou bourg de notre République
Demeuraient deux marchands, forts sur la politique,
L'un d'épices et d'huile y tenait magasin ;
Aux ivrognes du lieu l'autre vendait son vin ;
Tous les deux bons vivans, bien faits, de bonne mine,
Faibles de sens commun, robustes de poitrine,
Prêts à parler sur tout sans se douter de rien,
Ainsi que tels et tels que vous connaissez bien.
Ayant de longs discours étouffé l'assemblée,
Tous deux pour électeurs furent choisis d'emblée ;
Et satisfaits d'enx mêmes, ainsi que du scrutin,
Pour se rendre au chef-lieu se misent en chemin.
Les Jacobins, la Paix, les Cloches, les Finances,
Leur font dire en marchant cent mille impertinences,
Vers midi, pour dîner, on entre au cabaret ;
Là, pour passer le temps, avant que tout soit prêt,
L'épicier bel esprit, et jaloux de s'instruire,
Veut qu'on lui donne un livre ou des papiers à lire :
« N'avez-vous rien de neuf qui vienne de Paris ?
» J'aime fort les journaux, lorsqu'ils sont bien écrits ;
» Le Miroir est profond, le Moniteur est drôle ;
» Vous pourriez bien dans peu m'y voir jouer un rôle ;

• Ah ! Parbleu ! croyez-vous , répondit l'hôtelier ;
• Que je m'amuse après ce fatras de papier ?
• Ce n'est pas en lisant que je fais mon commerce ;
• J'ai mon four à chauffer , mon vin à mettre en pêche ;
• Si il entre un livre ici , ce sera le premier .
• Attendez cependant il me reste , à greillet
• De ma pauvre défunte un livre de prière ;
• Et la Bible en lambeaux , traînant dans la poussière .
• Une Bible ? Eh bien ! soit , il faut s'en contenter .
L'hôte en la secouant , s'empresse à l'apporter ;
Et du livre enfumé la page jaunissante
S'ouvre fort à propos à la fable suivante :
Les arbres rassemblés pour une élection
(Ce mot de nos lecteurs piqua l'attention)
De la place à donner , brillante et difficile ,
Firent l'offre d'abord à l'Olivier fertile ;
Pourtant ses fruits excellents il était renommé ,
Chéri par sa douceur et de tous estimé ;
Il refusa l'honneur que l'on voulait lui faire :
Qui ? moi ? dit-il , que j'aile , à moi-même contraire ;
Aux fureurs des partis me livrant désormais ,
Oublier que je suis un symbole de paix ;
Je ne sais point haïr vos débâts , vos querelles ,
Et vos inimitiés qui deviennent mortelles ,
M'éloignent sans regret d'un poste glorieux ;
Où je m'attirerais un peuple d'envieux ;
Je ne veux éblouir ni gouverner personne ;
Jouissez de mes fruits qu'avec plaisir je donne ;
Pour être à ma manière utile si je peux ,
Un beau temps et la paix , c'est tout ce que je veux .
Reçevaient à son tour un semblable message ,
Le Figuier ne fut pas moins modeste et moins sage ;
Pour tant d'éclat , dit-il , je ne fus point flouté ;
Les regards du soleil , la faveur d'un abri ,
Un coin dans le vergier , que faut-il davantage ?
Ah ! je serai toujours content de mon partage ,

» Si je puis à loisir , dans mon obscurité ,
» Conduite d'heureux fruits à leur maturité !
» Veiller au bien de tous est un soin trop pénible ;
» C'est bien moins un honneur qu'une charge terrible ;
» Je la cède aux plus forts , aux plus hardis que moi ;
» Je crains moins d'obéir que de donner la loi . »
De ce double refus les arbres s'étonnèrent ;
Et vers la Vigne alors tous les vœux se tournèrent ;
Mais elle : « Y songez-vous ? mon nectar précieux ,
» La force et le plaisir des hommes et des Dieux ,
» Voudrais-je , dites-moi , cesser de le répandre
» Pour un stérile honneur dont il faudrait dépendre .
» La santé , la gaité , ce sont là mes bienfaits ;
» M'aurai-je embarrassé d'infructueux projets ,
» Eveiller la malice , armer la calomnie
» Souvent encouragée , et rarement punie ,
» Et par l'ingratitude enfin me voir payer ,
» Persécuter peut-être , ou du moins oublier ?
» Votre idole aujourd'hui , demain votre victime !
» A quelqu'autre portez votre frivole estime ... »
« A moi , dit le Buisson qui se mit sur les rangs ,
» Et de ses doigts crochus arrêtait les passans ,
» A moi , mes bons amis ; je suis par la nature
» Bien pourvu , bien armé pour repousser l'injure ;
» Mes aiguillons piquants sauront vous protéger ,
» Percer vos ennemis et vous en bien venger .
» Vous pourrez vous cacher dans mon sein favorable ;
» Je suis bas , tortueux , obscur , impénétrable ... »
Enfin à sa manière il osait se vanter ,
Et par quelques échos se faisait répéter
Qui sait être impudent a de grands avantages ;
Si bien que lorsqu'on eut recueilli les suffrages ,
Le Buisson se trouva nommé par grand hasard ;
Chacuti en fut honteux ; mais il était trop tard .
» Collègue , interrompit l'amateur de vendange ,
» Cette Bible a raison , et parle comme un Ange .

► Deux préceptes fort bons sont cachés là-dessous,
► D'abord les grands emplois ne sont pas faits pour nous,
► Première instruction qui doit nous être utile;
► Songeons à débiter, moi mon vin, toi ton huile,
► Pour nous peindre tous deux, et sous nos propres traits,
► La Vigne et l'Olivier semblent là mis exprès;
► De plus, souvenons-nous de chercher le mérite;
► Faisons le d'accepter les emplois qu'il évite;
► A tous nos électeurs portons cette leçon.
L'on-ils mise à profit...? On craint que le Buisson
N'ait trop su quelquefois, par une erreur insignie,
Faire oublier encor l'Olivier et la Vigne,

ANDRIEUX,

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI,

*Anecdote lue à la séance publique de l'Institut national,
le 15 germinal, et imprimée dans la DÉCade
PHILOSOPHIQUE, le 30 du même mois.*

L'HOMME est, dans ses écarts, un étrange problème :
Qui de nous, en tout tems, est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir.
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal, balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux Rois
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
Je l'avouurai sans peine, et ferai plus encore ;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.

Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout Roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les Beaux-Arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire, et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asyle,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il put, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais, des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec Dargens, Voltaire et Lamettrie.

Sur le côteau riant, par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci;

Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour , exempt d'inquiétude ;
Et de quelque côté que vint souffler le vent ,
Il y tournait son aile , et s'endormait content.

Très-bien achalandé , grâce à son caractère ,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins les filles , les garçons
Allaient à *Sans-Souci* , pour danser aux chansons .

Sans-Souci : ce doux nom , d'un favorable augure ;
Convenait aux amis des dogmes d'Epicure ;
Frédérite le trouva conforme à ses projets ;
Et du nom d'un moulin honora son palais .

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre ,
Que toujours deux voisins entre-eux auront la guerre ?
Quel la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les Meuniers et les Rois ?
En cette occasion le Roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage ;
On avait fait des plans fort beaux sur le papier ,
Où le chétif enclos se perdait tout entier .
Il fallait sans cela , renoncer à la vue ,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue .

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le Meunier , et d'un ton important :
 « Il nous faut ton moulin ; que veux-tu qu'on t'en donne ?
 » — Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne .
 » Il vous faut est fort bon ! mon moulin est à moi ,
 » Tout aussi bien au moins què la Prusse est au Roi .
 » — Allons , ton dernier mot , bonhomme , et prends-y garde .
 » — Faut-il vous parler clair ? — Oui . — C'est que je le garde .
 » Voilà mon dernier mot . » — Ce refus effronté ,
 Avec un grand scandale au Prince est raconté .
 Il mande auprès de lui le Meunier indocile ,
 Presse , flatte , promet ; ce fut peine inutile ;
Sans-Souci s'obstinait : « Entendez la raison ,
 » Sire , je ne peux pas vous vendre ma maison :
 » Mon vieux père y mourut ; mon fils y vient de naître ;
 » C'est mon Potsdam , à moi ; je suis tranchant peut-être .

» Ne l'êtes vous jamais ? tenez , mille ducats
 » Au bout de vos discours , ne me tenteraient pas ;
 » Il faut vous en passer ; je l'ai dit ; j'y persiste . »
 Les Rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste ;
 Frédéric , un moment , par l'humeur emporté ,
 « Pardieu ! de ton moulin c'est bien être entêté !
 » Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
 » Sais tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?
 » Je suis le maître . — Vous ? de prendre mon moulin ?
 » Oui ! si nous n'avions pas des juges à Berlin . »
 Le Monarque à ce mot , revint de son caprice ,
 Charmé que sous son règne on crût à la justice ;
 Il rit , et se tournant vers quelques courtisans :
 » Ma foi , Messieurs , je crois qu'il faut changer nos plans .
 » Voisin ! garde ton bien , j'aime fort ta réplique . »
 Qu'aurait-on fait de mieux dans une République ?
 Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier .
 Ce même Frédéric , juste envers un Méunier ,
 Se permit maintes fois telle autre fantaisie ;
 Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
 Qu'à peine sur le trône , avide de lauriers ,
 Epfit du vain renom qui séduit les guerriers ,
 Il mit l'Europe en feu ; ce sont là jeux de Prince ;
 On respecte un moulin , on vole une province .

E P I T R E A U P A P E.

PAR F. G. J. S. ANDRIEUX.

Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, SUR-TOUT
religieuses.....

Déclaration des Droits, Art. X.

S E C O N D E É D I T I O N.

A P A R I S ,

Au Bureau du Journal du soir, rue & aux Petites Ecuries
de Chartres.

Chez { Les Frères CHAIGNIEAU, Imprimeurs, rue Mâcon,
 près celle Saint-André-des-Arts.
 { Mlle SULAN, Libraire au Palais-Royal, Galeries
 de bois.
 Et chez les Marchands de Nouveautés.

1792.

E P I T H E
A S Y A

W H O L E C O M P O S I T I O N

W H O L E C O M P O S I T I O N

W H O L E C O M P O S I T I O N

W H O L E C O M P O S I T I O N

W H O L E C O M P O S I T I O N

É P I T R E

A U P A P E.

ASSISTEZ-MOI, Grand Dieu ! dans ma sainte entreprise ;
Je veux prêcher le Pape , & convertir l'Eglise.
De tant de plats sermons j'ai supporté l'ennui !
Je prendrai , si je peux , ma revanche aujourd'hui ;
Du Cardinal Maury je n'ai pas l'éloquence ;
Mais je prêche , du moins , d'après ma conscience.

Saint-Père , je remarque , avec quelque chagrin ,
Que votre vieux pouvoir penche vers son déclin .
Aussi vous vous donnez de petits ridicules ;
Vos Brefs signés Rayou , vos menaçantes Bulles
N'ont produit à Paris qu'un misérable effet ;
Si vous saviez de vous les contes qu'on y fait !
On nargue le Saint-Siége , & sans aucun scrupule ,
Lorsque vous nous damnez , en public on vous brûle .
Me sera-t-il permis , en cette extrémité ,
D'oser lever la voix vers votre Sainteté ?
Je puis la conseiller mieux que le Confistoire ;
Je lui présenterai , pour son bien , pour sa gloire ,
Un projet de bon sens , fait pour être approuvé ,
Et que ses Cardinaux n'eussent jamais trouvé .

Saint-Père , il faut vous dire à quel point nous en sommes :
Jadis en les trompant , on gouvernoit les hommes ;
Les temps sont bien changés ; le monde s'est instruit ;
Ce fier Innocent trois , ce Boniface huit ,
Parloient au nom de Dieu , sur un ton despote ;
renez un autre style , une autre politique ;

Et, pour que l'univers écoute votre voix,
Dites la vérité, pour la première fois.

Oh ! qu'il feroit beau voir une Bulle papale,
Bien pleine de raison, bien sage, bien morale,
Où ne s'expliquant plus en Pontife Romain,
Et portant la parole à tout le genre humain,
Sa Sainteté diroit : O mes amis, mes frères,
On vous a bien trompés, bien côtoyé des chimères;
Les prêtres, de tout temps, ont eu l'art d'essuyer
De mentir, & sur-tout de se faire payer;
On mettoit son argent au pied des saintes Apôtres;
Moi, j'ai du droit Divin usé comme les autres,
J'en demande pardon, j'en ai quelques remords,
Et je veux désormais réparer tous mes torts.

Je ne citerai plus Grégoire ni Basile,
Ni le mauvais latin de quelque vieux Concile,
Ni l'absurde fatras de l'Epître aux Romains.

Il est un livre écrit dans le cœur des humains,
Qu'ils doivent consulter qui peut seul les instruire,
Dont la lecture éfin suffit pour les conduire;
Ce livre est la raison; ses préceptes divins
Sont loin de ressembler à tous ces dogmes vains,
Rêves extravagans de cerveaux en délire:
Deux Prêtres peuvent-ils se regarder sans rire?
Et les hommes, épris de ces illusions,
Ont pu s'entr'égarter pour leurs religions!
Chacun vengeoit la sienne : aveuglement extrême!
Il n'en existe qu'une, & tous ils ont la même.
Rien n'en change le fonds, aucun temps, aucun lieu.
Juifs, Chrétiens, Turcs, Chinois, tous adorent un Dieu,
Principe intelligent de toute la Nature,
Un Dieu caché pour nous dans une nuit obscure,

Et de qui la sagesse a su nous éclairer,
Trop peu pour le comprendre, assez pour l'adorer.

C'est tout ce que je sais, hélas! sur ce grand Être:
En Sorbonne, un Docteur prétend le mieux connoître,
Et voilà ce que c'est d'avoir lu Saint Thomas!
On définit fort bien tout ce qu'on n'entend pas.
J'ai possédé jadis ce talent très-commode;
Vous voyez qu'aujourd'hui je change de méthode;
Je veux par la clarté me remettre en crédit;
Il est bon de savoir à-peu-près ce qu'on dit.

Comme tout l'univers croit un Dieu qu'il adore,
A la même morale il se rallie encore:
Tout coupable en son cœur est d'abord condamné,

Suivant les argumens du vieux penseur RENÉ (1),
Notre ame atteste ainsi son origine sainte,
Et d'un cachet divin garde l'auguste empreinte;
Elle apporte avec soi des principes immés,
Eternels comme Dieu dont ils sont émanés;
L'Imagination, brillante aventurière,
Egara trop souvent RENÉ dans sa carrière.

L'Anglais LOCKE marcha d'un pas plus décidé:
Toujours au droit chemin par le bon sens guidé,
Ce LOCKE qui fonda l'abîme de notre être,
Ne nous supposa pas instruits avant de naître:
L'homme n'a rien appris, dit-il, que par les sens;
Les objets ont frappé ses organes naissans,
Et dans l'entendement chaque image tracée
Compose sa mémoire, & devient sa pensée.

(1) RENÉ DESCARTES.

Mais sans chercher comment nous luisent ces clartés,
Il est, nous le sentons, il est des vérités
Que nos premiers regards aperçoivent sans peine,
Dont le charme séduit, & dont la force entraîne :
Homme, qui que tu sois, parle à ton propre cœur ;
Te dit-il d'être ingrat, inhumain, imposteur ?
N'es-tu pas averti par une voix secrète,
Qu'il faut traiter autrui comme on veut qu'il nous traite ?
C'est chez tous les humains la première des lois.

Je me ruine ici, je le fais, je le vois ;
De mon trésor Papal je vais tarir la source :
Quand je parle raison, je me coupe la bourse ;
Mais n'importe ; aussi bien cela touche à sa fin ;
Ceux qui vivraient d'erreur, s'en vont mourir de faim ;
La France nous fait tort, on ne nous croit plus guères ;
Ne m'en veuillez donc pas, charlatans mes confrères ;
Au point où nous voilà, je païs au monde entier
Dire notre secret, & gâter le métier.

Peuples, défiez-vous de tous tant que nous sommes ;
La morale est du Ciel, le dogme vient des Hommes ;
Le mensonge se cache à l'ombre des Autels,
Et qui fait parler Dieu, veut tromper les mortels.
Chaque Prêtre jaloux d'achalandet si secte,
Comme envoyé d'en-haut, prétend qu'on le respecte ;
Ecoutez un Iman, un Bonze, un Capucin :
« Dieu même est avec nous, nous lissons dans son sein ;
» Il n'a daigné qu'à nous révéler ses lumières ;
» Il répond à nous seuls, n'entend que nos prières ;
» Mes enfans, croyez-nous, ou vous serez maudits ;
» Sans nous, vous ne sauriez entrer en Paradis. »

Hélas ! de tous ces fous j'étois le plus risible.
N'avois-je pas le front de me dire invincible ?

Ne prétendots-je pas au pouvoir singulier
De lier les pécheurs & de les délier ?

C'est ainsi qu'exploitant l'humaine extravagance,
Nous savions en tirer fortune, honneurs, puissance,
Et, d'un manteau sacré couvrant nos passions,
Vendre à deniers compris les absolutions.

Parmi tous ces Docteurs qui prendrez-vous pour guide ?
Décidez en quels lieux la vérité réside :
Qui croirez-vous ? Vichinou, Moïse, Mahomet,
Ou l'humble & doux mortel sorti de Nazareth,
Numa, Confucius, Zoroastre & tant d'autres ?
Chacun eut ses Martyrs, chacun eut ses Apôtres ;
Chacun fit, en son temps, des miracles fameux,
Tous certains, tous prouvés par des témoins nombreux.
Comment marcherez-vous vers le souverain Maître ?
A ces signes douteux pouvez-vous le connoître ?
Faudra-t-il le chercher dans un dédale obscur ?
Mais non, il nous traça le chemin le plus sûr :
De lui vient la loi sage, universelle, auguste,
Qui me dit de l'aimer, qui me dit d'être juste,
D'offrir à mon semblable un fraternel appui,
De chercher mon bonheur dans le bonheur d'autrui,
De faire un peu de bien, s'il est en ma puissance.
Le crime, malgré lui, respecte l'innocence ;
L'hypocrisie en vain affecte un beau dehors,
Elle échappe à la peine, & non pas au remords :
On hait la trahison, en se servant des traîtres :
Socrate condamné, meurt victime des Prêtres.
Cependant, ô justice ! ô pouvoir des vertus !
On veut être Socrate ; on abhorre Anitus.

C'est ainsi que par-tout la morale est la même ;
C'est ainsi qu'aux humains l'Être unique & suprême,

D'interprètes menteurs sans emprunter la voix,
Daigne parler lui-même & révéler ses loix.

Mais j'entends qu'on me crie : ô ciel ! qu'allez-vous faire ?
La superstition au peuple est nécessaire ;
Ne le favez-vous pas ? Ces gueux , ces gens de rien ,
Sont , par leur naturel , très-peu portés au bien ;
D'entendre la raison ils sont trop incapables ;
Il faut leur faire peur de l'Enfer & des Diables :
Sans la confession & tout ce qui s'ensuit ,
Votre valet viendroit vous égorger la nuit :
Tout paysan seroit bientôt antropophage ,
S'il n'alloit plus baifer la châsse du village :
C'est-là le frein du peuple , heureusement pour nous .

Le peuple , mon ami , n'est pas plus fort que vous ;
Il sortit votre égal des mains de la Nature :
N'a-t-il , à votre avis , d'humain que la figure ?
Au lieu de prendre soin , dès sa jeune saison ,
De gâter son esprit , de fausser sa raison ,
De l'hébéter enfin par des fables grossières ,
Développez en lui ces notions premières ,
De l'humaine raison éléments précieux ;
Plus près de la Nature , il la sentira mieux ;
Et vous aurez plus fait qu'en chargeant sa mémoire
D'impertinens récits qu'il tâche en vain de croire .
N'attendez rien de bien de la stupidité ;
L'ignorance conduit à la férocité .

Que l'on m'appelle athée , & qu'on crie au scandale ,
Lorsqu'au nom d'un seul Dieu je prêche la morale ;
Quand je dis aux humains : soyez bons , aimez-vous ;
C'est le Père commun que vous adoréz tous :
Porter le joug des loix , être humain , charitable ,
C'est par-tout , à ses yeux , le culte véritable :

Ce culte doit lui plaire , & nous devons penser
Que ce Dieu , tôt ou tard , fait le récompenser.

Espoir cher & sacré du foible qu'on opprime ,
Recours de la vertu que foule aux pieds le crime ,
D'une autre vie enfin flatteuse opinion ,
N'êtes-vous qu'une douce & vainc illusion ?
Peut-être avec Platon un fol orgueil m'enivre ;
Mais , j'ose l'avouer , j'espère me survivre ,
Voir d'un monde meilleur le désordre banni ,
La vertu plus heureuse & le crime puni .
Quelle religion , quel sage , quel sectaire
A manqué d'enseigner ce dogme salutaire ?
Il faut le conserver , puisqu'il nous rend meilleurs :
Errons utilement , s'il nous faut des erreurs .

Mais voulez-vous toujours , mes frères , mes semblables ,
Pouvant vous accorder , vous battre pour des fables ?
Qu'importent , mes amis , au Dieu de l'univers
Et vos opinions & vos cultes divers !
Ne vous égorgez pas pour sa plus grande gloire ;
Ce que vous croyez tous est tout ce qu'il faut croire ,
Tout ce qui vient de lui : mais pour ces visions ,
D'imposteurs ou de fous tristes inventions ,
Ces prétextes sacrés de vengeance & de guerre ,
Je veux , si je le puis , en délivrer la terre ;
Je l'affairai du moins ; malgré la Papauté ,
Je suis homme , & voudrois servir l'humanité .

Saint-Père , vous voyez à quoi je vous engage ;
J'ose de la raison vous prêter le langage ;
C'est ainsi qu'occupé de vous faire plaisir
J'allais rêvant tout seul , aux heures de loisir :
Un Pape quelquefois peut écouter un sage ;
De mes réflexions je vous offre l'hommage ;

Ce n'est ici qu'un plan à ma guise ébauché
 Qui sans doute a besoin d'être un peu retouché ;
 Voyez, à ce sujet, Messieurs vos secrétaires,
 Camerlingue¹⁵, Prélats, Greffiers, Proto-Notaires,
 Gens d'esprit ; puissent-ils, faisant un grand effort,
 Avec le sens commun se mettre enfin d'accord !
 En excellens effets cette Bulle féconde
 Vous feroit, croyez-moi, de l'honneur dans le monde :
 Les hommes, par vos soins, exempts de préjugés,
 Des deux bouts de la terre, unis & corrigés,
 Se rallieroient, sous vous, à la loi naturelle ;
 Votre Eglise seroit alors universelle.

Allons, Saint-Père, allons, prenez votre parti,
 Ou, sur votre refus, je m'adresse au Maphîti.

F I N.

